

Le JOURNAL se publie trois fois par semaine les MARDI, JEUDI et SAMEDI. Le prix de la souscription est de QUATRE PIASTRES par année...



JOURNAL LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

Six lignes et au-dessous, 1c. insertion 2s. 6d. Chaque insertion subséquente 7d. 1/2.

Imprimé et publié par F. CINQ-MARS, rue St. Anable, près le Marché Neuf.

MÉLANGES.

COMMENT L'AMOUR vient en causant.

Suite et fin.

Henri.—Ah! oui. Enfin, madame, après les plus tristes adieux à ce séjour de paix, qu'il croyaient ne jamais revoir, deux pèlerins gagnèrent paisiblement le port de mer de Bretagne...

avec peine la présence de celle qui lui rappelait de si déchirants souvenirs. Il arriva de cette douleur du père, que la petite se réfugia presque exclusivement dans les bras de l'amour qui lui restait. Henri qui souriait à son approche...

de son second père et serré sur son cœur sa jolie Berthe, Henri partit. III. Il était convenu avec le marquis que jusqu'à ce que le succès eût couronné les efforts de son héros...

trier dans son pays. Le négociant, son protecteur, était mort; et en ne le tenant plus en Amérique. Il quitta donc ce pays qui avait été pour lui la terre promise...

du comte, qui lui démontra les dangers qui pourraient résulter pour sa fille, d'une inclination qu'une demande sérieuse n'avait point encore légitimée...

MARDI 23 MAI, 1843.

MORT DE SIR CHARLES BAGOT.

Quomodo cecidit vir potens qui salvum faciebat populum Israel?

Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? (Livre des Machabées.)

Vendredi, sur les trois heures du matin, l'illustre malade, l'excellent prédécesseur de Sir Charles Metcalfe, le gouverneur béni de tout un peuple, l'amour de tout un pays, le bon, le vertueux Sir Charles Bagot enfin succomba à sa longue et terrible agonie de huit mois, et fut pour jamais arraché du sein d'une famille éplorée, loin du ciel de sa patrie, mais au moins au milieu d'une contrée qui partage vivement les douleurs des siens dont elle voudrait pouvoir essuyer les larmes.

Hélas! ni les prodiges de l'art, ni les saints cris des milliers d'âmes qui ont frappé la voûte du sanctuaire et celle du ciel n'ont pu déjouer cette calamité publique, et le front courbé de deuil, chacun s'est terré comme les bons sujets de Louis XII, le père du peuple n'est plus! La Parque inexorable a tranché impitoyablement cette trame de jours précieux, et l'heure a sonné pour lui au moment où le peuple se flattait de lui décerner la couronne qu'il lui avait tissée. Ce n'est plus un laurier qui doit orner son sein, mais de pâles violettes et un faisceau de cyprès qui vont ombrager une tombe muette, Libitine pleurs qui valent mieux au mausolée! Il n'y a qu'un an, à pareil jour, qu'un char triomphateur l'entraînait dans les portes de cette cité au milieu de cris de joie et des espérances de tous c'était le vingt et un de mai, jour doublement néfaste aujourd'hui pour le peuple canadien, qu'il recevait, l'an dernier, cet enthousiaste salut de bienvenue qui partait de toutes les croisées, et les groupes charmants qui s'étaient précipités à toutes les avenues pour relever encore l'éclat de son cortège d'un plus grand relief social, vont se charger de crépes aujourd'hui, grossir son cortège funèbre et lui décerner de bien autres ovations! Ô terrible vicissitude des choses humaines! Ô trop aveugle destin, pourquoi nous avoir frappé si fort! Deux hommes, maîtres un jour de nos destinées, mais nous les ayant faites bien différentes, reposent aujourd'hui côte-à-côte dans la tombe: qui de nous interrogera le jugement de Dieu? qui blasphémera le décret incompréhensible du maître de la création? Un même trépas les enchaîne, une commune destinée les confond malgré le cœur du peuple! Silence! ne froissons pas d'une main deux urnes dont nous ne devons pas confondre les cendres, il ne nous appartient pas de mêler à une poudre adoucie d'autres choses que des pleurs, et dans ce grave et solennel moment, respect à toutes les froides dépouilles mortelles, crainte d'une sacrilège impiété!

En vain nous luttons contre la pensée qu'il était réservé à notre main la triste destinée d'inscrire encore un nom si cher à tous sur le marbre funéraire, ce pénible devoir nous reste: encore si ce lugubre hommage pouvait réveiller les Mânes auxquels nous le rendons, si, écho de cet immense concert de deuil qui murmure partout, nous pouvions arriver jusqu'aux ombres mortelles que nous pleurons, ah! du moins notre cœur serait moins comprimé, moins inconsolable, mais le ciel est touché des larmes de tout un peuple, si un tombeau chargé des bénédictions publiques peut sans crainte franchir les persiennes destinées d'un monde de douleurs à un monde de béatitude, si les vœux et l'amour de la patrie ont leur prix et de l'équité peuvent guider au ciel, vous tous qui avez répandu pour lui votre âme au seuil du sanctuaire, citoyens, amis, enfants du pays qu'il aime, l'hymne de vos sympathies ne s'est pas évanoui comme un vain son, ce cri de gratitude et d'amour est monté jusqu'à Dieu!

P. S. Un feuilleton de la Gazette officielle publiée, Vendredi dernier, à Kingston, annonce le décès de Son Excellence Sir Charles Bagot à 3 h. du matin ce jour-là.

Le Gouverneur Général exprime à la suite de cette douloureuse nouvelle l'assurance qu'il a qu'elle sera vivement ressentie

et partagée par toutes les classes de la société.

Il paraît à peu près certain aujourd'hui que les restes mortels du bien-aimé Sir Charles Bagot seront transportés par la voie des Etats-Unis au lieu de traverser le pays jusqu'à Québec comme on s'y était attendu d'abord, le *Warspite* ayant vu contre-mander l'ordre qu'on lui avait donné de se rendre à Québec. Hélas! pas même la tombe de Sir Charles ne recevra le dernier hommage que pouvait lui décerner l'amour d'un peuple!

Courte notice biographique de Sir Charles Bagot:—SIR CHARLES BAGOT, né le 22 Septembre, 1781, après avoir fait son cours de belles lettres et de philosophie à Christ Church et à Oxford, où il se distinguait d'une manière brillante, épousa, en 1806, MARIE CHARLOTTE ANNE, fille aînée de Lord Maryborough, et nièce du feu Marquis de Wellesley, du duc de Wellington, et de Lord Cowley. Il fut élu pour la première fois aux élections générales de 1807 Représentant de *Castle Rising*, dans le *Yorkshire*. En 1808, il fut nommé sous-Secrétaire d'état des affaires étrangères. En 1814, il accompagna Sa Grâce, son oncle, (alors Envoyé extraordinaire à Paris) en qualité de Commissaire pour adjuger sur des réclames faites en vertu d'un certain Traité de Paix. En 1815, à la fin des difficultés avec les Etats-Unis, il fut député en qualité d'Ambassadeur extraordinaire et de Ministre Plénipotentiaire près la Cour de Washington, et prêta serment comme membre du Très Honorable Conseil Privé. Il occupa ce poste jusqu'en 1820 qu'il retourna en Angleterre recevoir l'écusson de Chevalier du Bain, et fut nommé Ambassadeur en Russie où il demeura plusieurs années. Lorsque la question des frontières américaines fut soumise à la décision du Roi des Néerlandais, Sir Charles fut encore choisi, comme Ambassadeur près la Cour de La Haye pour aider à une négociation que ses connaissances acquises pendant son séjour à Washington le mettaient à même de servir. Il revint dans sa patrie en 1832 et embrassa la vie privée qu'il continua jusqu'à sa nomination de successeur de Lord Sydenham, comme Gouverneur Général de l'Amérique Britannique du Nord.

La famille de Sir Charles se compose de quatre fils et six filles, dont huit sont encore vivants. Une de ses filles est mariée au comte de Winchelsea et une autre au comte d'Ulrich. Son fils aîné est dans l'armée. Sir Charles descend de la maison des St. Ford qui s'éteignit dans la personne d'une fille héritière de ce nom qui fit passer avec la baronnie à son époux Hervey Bagot. Sir Charles était lié à la plus haute aristocratie d'Angleterre, et indépendamment du mariage qui l'avait fait veuve du duc de Wellington, les liens du sang l'unissaient déjà à Sa Grâce, ainsi qu'au duc de Richmond, au Marquis d'Anglesea, aux Comtes de Mornington, Dartmouth, Liverpool, Suffolk, Kinnoul et Jersey, au Vicomte Bolingbroke, aux Lords Cowley, Somerville et Templeton. Aujourd'hui, il ne reste déjà plus de lui qu'un souvenir vivant dans le cœur de tous.

UNE CARRIÈRE POUR LA JEUNESSE.— Nous avons deux mots de remarque à présenter à nos amis sur l'écart de J. D. publié aujourd'hui. Encore une fois, nous nous mettons avec zèle à la disposition de nos jeunes concitoyens, quoique nous ne devions nous en regarder que comme un bien pauvre auxiliaire malgré les obligations de notre trop gracieux correspondant, J. D. Depuis longtemps nous avons du bonheur à dévoter à la réalisation d'un si digne plan dont il nous semble sentir toute l'importance, et nous pouvons ajouter aussi que nous avons tenté, autant du moins qu'il était donné à notre modeste position, de donner l'impulsion à un projet qui paraît concevable sur chaque tête bien organisée, mais à qui il manque nous ne savons quoi pour pouvoir éclorre, tout-à-fait. Oui, nous aimons à le dire, ce serait notre orgueil et notre ambition de pouvoir nous associer à tous les talents de notre pays pour les faire fructifier à son profit avec celui qu'il a plu à Dieu de nous départir, et si J. D. daigne bien nous donner la main et engager chacun de ses amis à nous pré-

ter la sienne, non seulement notre intention est de donner des formes réelles à sa pensée mais aussi de former une association littéraire, philosophique et industrielle, où chaque intelligence pourra venir s'utiliser, pour soi-même autant que dans un but patriotique. La jeunesse de cette ville a des loisirs, et de beaux et de brillantes facultés; nous souririons de bonheur de la voir seulement s'ouvrir une carrière si digne de son avenir, sentir qu'elle est faite pour accomplir un rôle des plus nobles, une des missions les plus respectables, les plus sublimes, nous pouvons dire, de tout citoyen à qui Dieu a développé l'intelligence, orné le cœur et la tête des trésors de la science, de la philosophie et de la morale. Oui sans doute, J. D. a raison d'en appeler à toutes nos sympathies, nous les lui révélons tout-entières, nous ressentons de l'amour pour son projet, et si, comme au créateur, il nous suffisait de dire *factus lux* pour que la lumière parût, nous nagerions de dans un océan de connaissances qui manquent et qui, nous en ignorons, manquent de même à l'avenir de notre patrie si ses enfants continuent d'enfourner ce qui leur est échoué en partage de facultés et de talents. C'est une obligation morale, aux yeux même d'un philosophe païen mais éclairé comme Cicéron, que de consacrer les ressources de son cœur et de sa tête à la société au milieu de laquelle Dieu nous a placés et qu'il nous a commandé d'aimer: *non nobis nati sumus*, a dit le grand Orateur de Rome, ce n'est pas pour nous que nous sommes nés, mais pour l'avantage et le bonheur de nos semblables. Nous sollicitons de la bienveillance de nos amis le pardon que nous devons leur demander du ton tant soit peu dogmatique qui règne peut-être dans notre article, mais c'est qu'aussi nous sommes si imbus du projet qui préoccupe nos pensées de chaque jour que nous croirions n'avoir si bien fait que de pousser ceux qui nous entourent à entrer dans les ilôts de notre correspondant J. D. que de s'engager de cœur et d'âme avec la volonté le réusir. *Dim d'un facti qui capit, habet* dit Horace dans une de ses satires les plus piquantes de finesse, d'esprit et de judicieuse observation: oui, commençons, commencer c'est avoir à moitié fait. Pour tous la multitude des choses qui nous obsèdent ne nous effraie pas encore assez pour ne pouvoir pas contribuer encore de quelques loisirs et de quelques heures volées aux travaux quotidiens à la chose commune, mais nous ne saurions marcher qu'au pas de tortue, laissant ceux mieux qualifiés à prendre les devans; et si notre secours et notre main valent la peine d'être exploités, ils sont là. Toujours nous ne laisserons pas mourir ce projet, et nous y reviendrons jusqu'à ce que nous soyons convaincus n'être plus qu'un fâcheux inutile, car tant que l'espoir brille, pour nous d'une probabilité de succès, nous ferons comme Phénix, nous renaitrons de nos cendres.

LA PRESSE TORIE:— Quoique trois des principaux journaux *John Bull*, le *Montreal Gazette*, et par une égale imitation, le *Herald* et le *Morning Courier*, nous ont jugé assez bien élevé pour nous croire incapable de lire leurs ignobles productions sans rougir, et qu'ils ont voulu nous épargner ce débile par une sorte d'indéfinissable sentiment de délicatesse inconcevable dans de semblables gens, en nous retranchant tous les trois leur feuille d'échange, nous n'en devons pas moins surmonter nos dégoûts pour soutenir toujours les ineffables sentiments confiés à leurs colonnes. Dans le dernier numéro du *Montreal Gazette* nous trouvons l'admirable déclaration suivante: "NOUS ADMIRONS PLUS LES GOUVERNEMENTS DE PRUSSE, D'AUTRICHE ET DE RUSSIE, QUE CEUX DES ETATS-UNIS, DE LA COLOMBIE, OU DU MEXIQUE;" d'après une comparaison qu'il tire entre ces institutions démocratiques et despotiques, nous voyons même que la condition d'un serf lui convient infiniment mieux que celle d'un homme libre, et nous ne faisons pas doute non plus qu'il a été plutôt créé et mis au monde pour la première que pour la seconde; servirait fait pour s'agenouiller aux pieds du maître et lui lécher les ergots, comme tous les ministres de la réputation française qui se firent autant quand Napoléon vint les égarer, il appelle sur la tête du peuple canadien un régime déshonorant et un joug infâme en renonçant avec ignominie aux libertés qui relèvent la majesté de l'Empire Britannique aux yeux de l'univers tout entier. Nous nous sommes souvent demandé, dans le secret de notre âme, de quelle espèce de fanatisme était celui de nos ennemis pour les acharner ainsi à notre

perte au risque de périr sous les coups de la même foudre qu'ils provoquent sur nos têtes. N'est-ce pas le délire de fureur de l'insensé Catilina qui veut envelopper sous les mêmes ruines Rome et le Sénat? Ne sont-ce pas les mêmes cris que ceux de Marat, ce tigre à face d'homme hurlant le meurtre et ne respirant que le sang humain, demandant chaque jour à une populace béante ce qu'elle attendait pour faire des victimes de tous les hommes vertueux et de la France entière un décombre sanglant; ainsi dans cette contrée, naguère si paisible et si heureuse, on a poussé l'audace jusqu'à décerner des ovations funèbres princières à un homme qui écrivait froidement, dans un règne de terreur où toutes les lois étaient muettes et n'offraient plus d'autre protection au bon citoyen que la potence, qu'il fallait soudoyer le bourreau pour décapiter les canadiens sans se donner la peine de les engraisser pour l'échafaud!

Voici une production d'un apôtre de la Tempérance qui ne sait pas lire mais qui n'en est pas moins le poète et l'enthousiaste de l'eau froide; nous dé-irons cordialement que cette extase poétique sur l'eau froide la fasse venir à la bouche de tous les ivrognes. Si l'eau a pu inspirer à ce point un abécédaire, que ne ferait pas sur lui le bon vin de Bourgogne qui met la belle humeur au cœur, s'il savait lire!

—ooo—
Aix: Derrière chez ma Tante.
Vive la Tempérance.
Vole, mon cœur vole,
Vive la Tempérance
Qui s'est blé partout, (bis.)
Tout doux.
C'est le premier ordre
Vole, &c.
C'est le premier ordre,
Que nous préférons tous (bis.)
Tout doux.
Voyez donc dans les noces,
Vole, &c.
Voyez donc dans les noces,
La gaieté est partout (bis.)
Tout doux.
Admirez la concorde
Vole, &c.
Admirez la concorde
Qui règne parmi nous (bis.)
Tout doux.
Fuyons les ivrognes,
Vole, &c.
Fuyons les ivrognes,
Eloignons-les de nous. (bis.)
Tout doux.

NOMINATIONS:—Celles de Charles S. Burroughs et de Morbeck Sumner, Ecuyers, comme Avocats, Procureurs et Solliciteurs pour le Bas-Canada; et celles d'Hyacinthe Guérin, Nérée Gouin, et William J. A. Case, Ecuyer, comme médecins et chirurgiens, &c. aussi pour le Bas-Canada, sont publiés sur la dernière *Gazette Officielle* de Kingston.

LA ST JEAN-BAPTISTE:—Nous faisons écho de tout notre cœur à l'éloquent appel d'un de nos plus dignes confrères, au cœur de nos compatriotes pour les engager à fonder par tout cette sainte et patriotique institution de la St. Jean-Baptiste.

"A ce propos nous nous permettrons de suggérer à nos compatriotes une pensée qui nous paraît devoir obtenir leur approbation, car elle est à la fois religieuse et patriotique; ces deux mots trouvent le jour de l'écho dans les cœurs canadiens. On sait que St. Jean-Baptiste est le patron adopté par la société de tempérance canadienne à Montréal; le jour de la solennité les associés peuvent gagner une indulgence précieuse. Ce serait aussi le patron rationnel du Canada. N'aurait-il pas convenable de l'entendre dans ce moment pour faire, dans l'utile des paroisses, de la fête de la tempérance et de la fête nationale une seule et même fête, sans distinction d'engagements sous telle ou telle bannière. La tempérance est établie à peu près partout: les associés peuvent se procurer dans chaque paroisse, à l'aide de souscriptions volontaires, une bannière portant l'image de St. Jean-Baptiste, ornée des emblèmes nationaux; et chacun d'eux porterait la médaille surmontée d'une bouteille de ruban bleu à la boutonnière, avec une feuille d'érable. Ceux qui ne feraient pas partie de l'association prendraient la même décoration, la médaille exceptée. Et tous comme de bons et de sages frères seraient de ce jour un jour de fête religieuse et nationale, resserreraient les liens de charité qui unissent, rendraient plus vifs leur amour et leur dévouement pour leur religion et leur pays; en les célébrant dans une même solennité ils s'attacheraient à ne jamais se séparer dans leur âme et leur affection, ils donneraient en outre à leurs concitoyens d'une autre origine un bel exemple de leur fidélité à Dieu et à leur patrie, de leur attachement au catholicisme et à leur nationalité, ces deux cultes véritables qui ne doivent jamais s'éteindre dans le cœur

d'un peuple. Il résulterait, ce nous semble, de l'exécution de ce projet un double avantage religieux et national; et nous ne présumons pas trop du bon esprit qui anime la population du Canada, en espérant que dans chaque paroisse on s'entendrait pour réaliser une fête catholique et nationale, une fête canadienne; et le zèle des associés de la tempérance en garantirait le succès. Ils se sont montrés généreux par leur sacrifice et leurs engagements: à eux encore de prendre l'initiative dans cette œuvre religieuse et patriotique.—*Milang's Religieux.*

Mgr. Dollard est arrivé hier soir à Montréal, d'où Sa Grandeur se rendra à Québec pour y recevoir la consécration épiscopale des mains de Mgr. de Québec. La cérémonie du sacre est fixée au dimanche de la Ste-Trinité.—*Ibid.*

On verra par une annonce de ce jour que le bateau à vapeur *Cha Levita* est maintenant prêt à faire le voyage entre Montréal et Québec, et qu'il partira pour son premier voyage demain à huit heures du soir, du quai Saint-André. C'est M. John Ryan, connu favorablement des deux villes qui en est le capitaine. Le prix du passage dans la chambre n'est que de 15 chelins. (*Canadien.*)

TERRENEUVE.—Des avis de St. Jean du 11 avril, par la voie d'Halifax, annoncent que dix ou douze des bâtiments employés à la pêche du *loup-marin* ont péri dans les gaces avec une partie de leurs équipages. Le port de Saint-Jean avait été fermé pendant quinze jours par des gaces venant de la mer.—(*Ibid.*)

ACCIDENTS.—Lundi dernier, 15 du courant, la foudre est tombée sur la grange de Joseph Gossetin, fils de Jean-Baptiste Gossetin, cultivateur de la paroisse de Saint-Charles, rivière Boyer, comté de Bellechasse, et y a mis le feu; qui a consumé la grange avec tout ce qu'elle contenait. Il y avait dans le bâtiment 6 vaches, 5 bœufs, un cheval, 5 moutons, voitures d'étié et d'hiver, et un grand nombre d'autres articles. Des animaux, comme du reste, on n'a pu rien sauver.—(*Ibid.*)

On dit qu'à Saint-Sixestre dimanche dernier, cinq jeunes gens étant allés à la pêche près de l'écluse du moulin, sur une espèce de radeau qu'ils avaient construit, ils tombèrent à l'eau et trois d'entr'eux se noyèrent.—(*Ibid.*)

Mr. l'Editeur,

C'est un sort assez ordinaire que le plus beaux projets demeurent souvent sans exécution. La fortune semble vouloir refuser ses faveurs à ce qu'il y a de plus grand et de plus avantageux. Un esprit créateur, animé du désir de se rendre utile, élève la voix dans le public; il proclame hautement les mots de "projets, d'œuvre"; "Ecoutez," dit-il, et se couvrant d'un voile modeste, il déploie avec éloquence les belles inspirations de son génie. Aussitôt de l'applaudir, de l'élever jusqu'aux nues. Mais que lui en revient-il? Personne ne s'en presse de le seconder; un mot de louange ne coûte pas; mais faut-il faire une démarche, surtout faut-il toucher à ses écus, tout est muet. On regarde ce projet comme un fruit délicieux qui révèle un poisson; personne ne veut le toucher! Tel a été le sort des propositions d'un de vos correspondants qui s'adressait naguère aux jeunes étudiants de Montréal pour les porter à s'unir pour publier un journal sous vos auspices. Il est malheureux qu'il ait eu si peu d'écho, et qu'un si beau projet n'ait pas vu son exécution. Il est temps encore d'y penser. Maintenant que tout germe dans la nature, il est temps de faire germer de si heureuses dispositions. Sans me flatter d'obtenir plus de succès que mon savant zélé, j'aurais cependant montré que le zèle n'est pas à défaut partout. Mais ce n'est pas tout l'enoncer un projet, il faut lui joindre un plan qui puisse le conduire à réussite. Il faut avant tout vouloir de bonne foi se mettre à l'œuvre et y tenir.

C'est à vous, monsieur l'Editeur, de donner l'élan à la jeunesse canadienne. Depuis plusieurs années vous en êtes le modèle en tout, soyez en maintenant le guide protecteur. Il n'y a à peu près, parmi les jeunes étudiants de Montréal, personne qui ait assez de pouvoir et d'influence pour se flatter de donner cet élan salutaire. C'est donc de vous que nous l'attendons. Le premier moyen serait de concevoir une assemblée des étudiants, où l'on pourrait calculer les subsides précaires ainsi que les moyens fondementaux pour la poursuite de l'œuvre en question.

Veuillez en attendant accepter mes plus humbles respects.

J. D.
Montréal 19 mai 1843.

DECES.
En cette ville, samedi dernier, à la demande de son père, feu bourgeois St. Joseph, Elmier, enfant de Mr. Léon St. Germain, âgé de 5 mois.

En cette ville, le 20 du courant, Mr. Thomas B. English, naît du comté de Antrim, en Irlande, âgé de 47 ans.

A VENDRE.
A ST. HYACINTHE.
300 MINOTS de BLE ROUGE, de trois mois. S'adresser sur les lieux au Seigneur.
St. Hyacinthe 8 Mai 1843. h-5.